

cienne qui peut leur être profitable. Il s'agit d'un engrais très en usage chez les anciens et des moyens de le confectionner. On a parlé du sel, et on en parle encore beaucoup aujourd'hui comme d'un agent fertilisant. Né fils de laboureur, j'ai vu dans mon enfance, avant que les droits réunis eussent été établis et que l'impôt eût pesé sur le sel, les laboureurs employer le sel comme engrais. Voici la manière dont ils s'y prenaient. Quand ils mettaient le fumier hors des étables et des écuries, ils le déposaient en tas dans un endroit commode; ils établissaient une couche, et sur cette couche ils semaient du sel, puis ils mettaient une autre couche ou de feuilles de fougères, ou de genêts, ou d'ajoncs, qu'ils appelaient *bougats*, le tout haché; ensuite ils ajoutaient une autre couche de fumier sur laquelle ils semaient encore du sel; ils continuaient ainsi jusqu'à ce que le tout fût fini. Ce mélange formait un fort fumier qui pourrissait tout ensemble. Lorsque le temps des semailles était arrivé, ils voituraient ce fumier sur les terres et l'étendaient; mais ils avaient soin de ne pas l'approcher trop près des pommiers, car ils prétendaient que cet engrais leur nuisait.

« Le sel, à cette époque, n'était pas cher; les laboureurs échangeaient avec les sauniers ambulants un boisseau d'avoine pour un boisseau de sel. Avec cet engrais dont nous parlons, leurs récoltes étaient presque toujours abondantes. Après que les droits eurent été mis sur le sel et qu'il ne fût plus possible de s'en servir comme engrais, je les ai souvent entendu dire: depuis qu'on ne sale plus, la terre ne produit plus rien.

« Voici une expérience que j'ai faite. L'an dernier, j'ai fait un fumier comme je viens de l'indiquer; je l'ai étendu sur un petit terrain; j'ai semé dans des rayons faits avec un hoyau seize livres de froment, qui m'ont produit neuf boisseaux et demi; mon froment était de toute beauté, mais les pluies qui survinrent le couchèrent, et les oiseaux et les poules y firent des dégâts, ce qui a beaucoup nui au rendement.

« L'an dernier, j'avais engagé un jeune homme à mettre du sel dans son fumier et à fumer un seul champ comme essai: il a semé dans ce champ deux minots de blé, et il en a récolté vingt-six. Les autres champs de la ferme ont été loin de répondre à celui-là.

« Autrefois le sel faisait toujours partie des engrais. Quand les étables étaient vidées, on y semait du sel avant d'étendre la litière. Il paraît que cette substance est un spécifique contre les épizooties, car dans mon enfance j'ai rarement entendu parler de pertes d'animaux.

« J'abandonne ces réflexions aux laboureurs et à ceux qui s'occupent d'agriculture.

De l'abus des déplantation et replantations.

Nous avons remarqué plusieurs fois que des arbres tirés des diverses pépinières d'une même contrée ne réussissaient pas également bien, et nous nous sommes demandé naturellement pourquoi les uns reprenaient avec facilité, tandis que les autres se montraient retifs à la reprise. Nous croyons en tenir aujourd'hui la raison, et nous prenons la liberté de la soumettre à nos lecteurs.

S'il y a des pépiniéristes dans la plus large acception du mot, faisant des semis de sujets et les greffant, il y en a beaucoup aussi qui ne prennent point cette peine et qui trouvent plus commode d'acheter les sujets tout greffés, et d'établir sur un terrain donné ce qu'au siècle dernier on nommait *bâtardières*, c'est-à-dire de simples entrepôts. Nous n'avons plus affaire ici à de vrais pépiniéristes; ce sont tout bonnement des entrepositaires, des revendeurs, des intermédiaires, des gens qui font le commerce des arbres comme d'autres font le commerce de l'épicerie ou de n'importe quoi. Leur principal mérite consiste à vendre cher ce qu'ils ont acheté à bas prix. Ils ne créent pas; ils ne produisent pas; ils se contentent de se placer entre le producteur et le consommateur, et de remettre à celui-ci, moyennant profit, s'entend, ce qu'ils ont pris chez celui-là aux meilleures conditions possibles.

Le vrai pépiniériste se sert des intermédiaires pour se débarrasser de ce qui le gêne, et réserve nécessairement ses meilleurs morceaux pour la clientèle particulière ou bourgeoise qui ne sollicite pas de gros rabais. D'après cela, il est clair que l'acheteur qui reçoit des arbres de seconde main n'a pas la fleur

de la pépinière. Si encore les arbres en question passaient sans s'arrêter des mains de celui qui les a faits dans celles de la personne qui va les planter définitivement, ce serait demi-mal; mais on les emmagasine, on les replante provisoirement et l'on attend. Ce qu'ils ont souffert du transport, d'une replantation négligée, personne ne le sait au juste; ce qu'ils souffriront dans la bâtarde avant qu'on vienne les y prendre pour les loger mieux, on ne le sait pas davantage. Des sujets qui voyagent à petite vitesse, qui mettent huit jours, quinze jours, trois semaines et quelquefois davantage à faire un long trajet, n'ont pas précisément leurs aises. Ils arrivent endormis, fatigués du maillot, après avoir vécu de leur graisse pour ne pas mourir de faim, comme les ours et les marmottes. On les démaillote, on les loge en une fosse, à des distances convenues, on charge les racines de terre; on leur donne l'air de sujets qui sont nés et ont toujours vécu à la place qu'ils occupent; puis on fait des vœux pour que le client vienne les prendre. Mais, en attendant, l'air et le soleil travaillent les tissus, enlevant le peu d'eau de végétation qui s'y rencontre encore; les canaux sèveux se rétrécissent ou se bouchent; la sève n'y circule plus guère, la reprise se fait à peine ou ne se fait pas du tout. Sur ces entrefaites, un amateur se présente, examine les arbres, ne soupçonne pas l'agonie, fait son choix et les emporte. Nouveau transport, nouvelles souffrances.

Si les trous ne sont pas prêts, on met les victimes en jauge, puis on bont d'une quinzaine, on les en retire toutes à la fois par une belle journée d'arrière-saison. L'air et le soleil dessèchent derechef leurs racines. Enfin, la replantation finale s'exécute, on met à demeure des mourants ou des morts, et ma foi, au petit bonheur! Il y aura des rongonians qui se tireront d'affaire; quant aux morts, ils ne ressusciteront certainement pas.

La conclusion à tirer de là, c'est qu'il faut s'adresser directement aux producteurs, jamais aux intermédiaires. Or, nous tenons pour intermédiaires tous les prétendus pépiniéristes qui ne sèment rien et ne greffent rien.

Ce que nous disons là, pas un vrai pépiniériste ne vous le dira, mais il le pensera. Le commissionnaire en arbres est, après tout, un client précieux; sans lui, que deviendraient les rebuts? Pourvu que sa réputation soit sauvegardée, il se moque d'elle et bien du reste. On est toujours un commerçant avant d'être homme. Avez-vous jamais entendu un marchand grainier sérieux parler publiquement en de mauvais termes des colporteurs qui désolent nos campagnes? Est-ce qu'il ne faut pas vider dans le sac de ces gens-là les graines douteuses dont on ne peut répondre? Est-ce que les colporteurs se font scrupule de se débarrasser de graines incapables de germer, et ne savent-ils pas mettre leur responsabilité à couvert en y mettant une poignée de graines fraîches? Pourquoi donc voudriez-vous qu'un pépiniériste se mit à dos ceux qui nettoient sa pépinière de tous les sujets défectueux, compromettants, chancreux, chlorotiques, etc., etc.?

C'est à nous de distinguer les bonnes sources des mauvaises et de nous adresser à ceux qui, ayant un nom à perdre, paraissent bien résolus à le conserver. — P. JOINNEAUX.

Les serviteurs d'autrefois. — Les serviteurs d'aujourd'hui

Il est une question qui, sous une apparence vulgaire, a dû préoccuper quelquefois ces nobles et courageux esprits toujours à l'affût de quelque rénovation utile, de quelque transformation heureuse pour la société, ces hommes enfin qui s'occupent de l'économie domestique, car c'est une grande question d'économie domestique que nous allons vous soumettre.

Cette question est celle des serviteurs. Nous ne parlerons aujourd'hui que de la partie féminine de cette classe, qui tient dans ses mains, comme vous pouvez en juger chaque jour par vous-même, une partie de notre bonheur d'intérieur.

Quelle est celle, d'entre vous, Mesdames, qui n'a pas gémi bien des fois sous la tyrannie de la jeune fille ou de la femme que vous aviez incorporée en quelque façon à votre famille, à laquelle vous aviez confié la gracieuse mission de conduire,